

RELATIONS D'OBJET ET MODÈLE DE LA PULSION

Carlos Amaral Dias et Pedro Luzes

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2006/5 - Vol. 70
pages 1361 à 1371**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2006-5-page-1361.htm>

Pour citer cet article :

Amaral Dias Carlos et Luzes Pedro, « Relations d'objet et modèle de la pulsion », *Revue française de psychanalyse*, 2006/5 Vol. 70, p. 1361-1371. DOI : 10.3917/rfp.705.1361

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Relations d'objet et modèle de la pulsion

Carlos AMARAL DIAS, Pedro LUZES

Les deux auteurs de cette communication, tout au long de leurs travaux, se sont montrés critiques à l'égard de certains mouvements de pensée, dans la psychanalyse, dès lors qu'ils se sont éloignés de la base originale posée par Freud.

Malgré leurs indiscutables divergences en matière d'appréciation des *faits* psychiques, énoncées dans leurs ouvrages respectifs : Luzes (1968, 1974, 1997, 2001 et 2004) et Amaral Dias (1994, 1995, 1998, 2001 et 2005), un point leur est commun : celui qui s'organise avec Bion dans les *interfaces* entre son œuvre et celles de S. Freud et de M. Klein. Ce point ancien date de 1968 et fut présenté devant ce même Congrès des psychanalystes de langue française (romanes), à Lisbonne.

« Bion a été, après Freud, l'analyste qui, à mon avis, a apporté à l'étude des processus de pensée les schémas analytiques les plus profonds. Les formes de vie psychique qu'il étudie sont encore plus discontinues que celles qui sont décrites par Freud. Ses conceptions sont beaucoup plus difficiles à intégrer dans une construction rationnelle que celles de Freud. Ceci résulte du fait que celles-là sont destinées à expliquer des réalités discontinues, placées encore plus profondément que celles que Freud aspirait à traiter » (Luzes, 1968).

Plus loin, dans le même texte, on peut lire :

« Je prévois qu'autour des travaux de Bion, comme autour de ceux de Freud ou de Melanie Klein, le débat restera ouvert pendant de longues années. À part le progrès certain qui résultera de l'intégration progressive de ses théories dans l'ensemble de notre science, il en résultera aussi quelques inconvénients. L'incertitude de quelques points de la théorie analytique augmentera, les résultats thérapeutiques seront jugés plus insatisfaisants, une fois que nous tendrons à les comparer avec une gamme plus vaste de possibilités interprétatives, ce qui fera souffrir aussi un certain "réalisme psychanalytique". »

Mais, à qui s'adresse ce « réalisme psychanalytique » ? Où se déplace-t-il ? La proposition matricielle pour ce Congrès : *Relations d'objet et modèle de la*

pulsion, nous invite, simultanément, à un passage et à une coupure, non seulement en ce qui concerne l'héritage freudien, mais aussi en ce qui concerne notre insertion dans une dimension problématique, à travers une diachronie dangereusement subjectivante de la proposition qui n'est empirique qu'en apparence.

Pourquoi ? Simplement parce que le terme *objectif* concerne un objet. Objectiver se base sur l'observation, sur l'expérience et sur la congruence expérimentale. À l'image de Freud, nous doutons (sans dogmatisme) de l'avantage d'un point de vue, tant en matière de science, en général, que de psychanalyse, en particulier. Pour Freud, cette position comportait un danger « nihiliste » (1932).

Cela ne veut pas dire que nous ne soyons pas ouverts à la résonance du discours de l'analysé, bien au contraire. Résonance émotionnelle et, de ce fait, subjective, aussi. C'est Bion qui, dans ce champ, nous a apporté les meilleurs outils conceptuels, parfois difficiles, mais clairs. Bien qu'implicitement influencé par la pensée de Kant, ainsi que par l'exercice de la logique appliquée à la psychanalyse « démontrant rigoureusement les règles formelles de toute pensée ». De même, Bion, comme on peut facilement le vérifier, en consultant *Cogitations* (1994), s'éloigne, lui aussi, d'un « empirisme de la raison pratique », permettant « à l'entendement de ne s'occuper que de soi-même et de sa forme » (Kant, 1781). Une fois de plus, il est évident que la thématique centrale de cette rencontre scientifique fait appel non seulement à la rigueur de Kant, mais encore a le mérite d'ouvrir à des paradigmes scientifiques, où *objectiver-subjectiver* – *objectiver* sont épicentrés, « pour soi et par soi ». En quelque sorte, nous le prévoyions, dans notre texte de 1968 :

« Comme les psychanalystes se trouvent de plus en plus confrontés à des cas de traitement difficile, ils se trouvent dans la même position où se trouveraient, par exemple, les physiciens du temps de Heisenberg et Planck. Je veux dire, ils ont besoin d'étendre quelques-unes de leurs théories de façon à englober des aspects plus qualificatifs de la réalité » (Luzes, 1968).

C'est-à-dire que, même pour la réalité psychique la plus subjective, ou intersubjective, il faut engendrer des théories qui contiennent la réalité. Laquelle ? La réalité psychique, qui n'en est pas moins observable.

Sur ce point, étant donné qu'il s'agit d'un domaine qui se réfère à Heisenberg, Planck, etc., il serait peut-être important de vérifier ce que Popper affirme à ce sujet, dans la *Logique de la découverte scientifique* (1974).

« Mon essai, en quelque sorte audacieux, de faire face par des méthodes logiques et philosophiques à un des problèmes centraux de la physique est sûrement apte à susciter le soupçon chez le physicien. J'admets que son scepticisme est sain et que ses soupçons sont bien fondés. Pourtant, je garde l'espoir de pouvoir être capable de les vaincre. Entre-temps, ça vaut la peine de rappeler que des questions surtout logiques peuvent émerger, parmi les différents domaines de la science. Effectivement, les physi-

ciens quantiques ont participé passionnément au débat épistémologique. Cela peut bien vouloir dire qu'ils croient, eux-mêmes, que la solution de quelques problèmes de la physique quantique, non encore surmontés, doit être cherchée en "*territoire non occupé*", "*qui demeure entre la logique et la physique*". »

Que veut dire Popper, lorsqu'il caractérise le domaine de l'épistémologie comme une sorte de territoire non occupé ? Nous suggérons que l'expression « territoire non occupé » doit être interprétée non seulement dans le sens où personne (ni philosophe ni scientifique, etc.) n'occupe vraiment le lieu de l'épistémologie, mais aussi dans un sens encore plus décisif : dire que l'épistémologie ne possède pas de domaine signifie qu'elle ne constitue pas un savoir (épistèmè) défini et autonome, dont l'objet est clairement établi. D'après nous, la *Logique de la découverte scientifique* prétend, justement, atteindre ce but. Pourtant, il ne s'agit pas de faire de l'épistémologie un savoir constitué, mais plutôt de l'offrir comme un savoir radical à constituer.

L'expression « territoire non occupé » qui définit l'épistémologie à travers son absence comme savoir, signifie alors, aussi, que quelqu'un (un philosophe ou un psychanalyste, notamment) occupe (ou peut occuper) le lieu de l'épistémologie. Sans qu'il en soit nettement conscient, il est (ou peut être) amené à fonder l'épistémologie comme savoir en posant des questions, en discutant des problèmes, ou même en réalisant des activités, appartenant au domaine épistémologique. C'est dans ce sens que les débats des scientifiques sur les fondements de la mécanique quantique constituent des « débats épistémologiques ». Mais la solution des problèmes posés par la physique théorique – qui sont de nature épistémologique surtout – ne peut pas être mise en place, avant que l'épistémologie ne se constitue comme un savoir.

On peut dire également que les philosophies de la science, avec lesquelles la *Logique de la découverte scientifique* de K. Popper se confronte, explicitement, et qu'elle rejette nettement, constituent des réflexions à caractère épistémologique. C'est dans ce cadre que Popper affirme : « J'essaierai de montrer que, dans le cadre de cette analyse, tous les problèmes normalement nommés "épistémologiques" peuvent être traités. »

Or, comme Popper, nous défendons la psychanalyse comme un savoir constitué, à la condition paradoxale qu'elle aussi soit un savoir radical à constituer.

L'illusion d'une forme de savoir aspirant à définir l'encadrement du travail clinique ne peut être discutée qu'en « territoire non occupé » et qui demeure entre l'objectif et le subjectif. Mais formalisée comment ? Par exemple, avec la fonction contenantante $\varphi \circ \sigma$, dans la théorie de Bion.

Néanmoins, il serait possible de faire basculer nos propositions théoriques en les confrontant à la dimension herméneutique. Ricœur (1983), par exemple, a fait de la psychanalyse une « herméneutique du soupçon ».

Mais un autre herméneute, Gadamer (1985), nous servira de contrepoint. Si nous essayons de définir l'activité mentale du psychanalyste dans la séance d'analyse, et en dehors de celle-ci, nous dirons qu'il s'agit d'une forme toute particulière de travail psychique. Bien qu'on en accepte la condition dispersive, induite par l'attention flottante, en matière de transformation, celle-là vise, toujours « tendancielllement », une recherche d'invariants (théories et concepts).

« À cette activité, Bion a relié deux termes : patience et sécurité. De la patience comme condition de tolérance, face à la dispersion (Ps) et de la sécurité, comme garantie de la rencontre (D). Mais, là, s'il existe une variable dépendante, il s'agit bien de la patience, puisqu'elle dépend de la garantie *a priori* que possède l'analyste de trouver une signification pour le matériel présent » (Amaral Dias, 2001).

« Étant donné que seule l'interprétation désubjectivise (Gadamer), alors, c'est la sécurité comme accès à la parole qui restaure potentiellement l'écoute » (Amaral Dias, 2001).

En ce qui concerne le langage psychanalytique, que Gadamer nomme pré-conscient, il doit être *rapproché* du terme « préconception » de Bion. La pré-compréhension devra être remplacée par l'attention flottante. Comme Bion l'a encore bien observé, tout essai de compréhension préalable doit être activement exclu de l'esprit.

Néanmoins, il est vrai que le recours hypothétique à une herméneutique rigoureuse peut aussi nous conduire à une action transformatrice, sous-jacente à toute interprétation effective. Alors, l'interprétation, en tant que communication verbale de l'activité transformatrice de l'analyste, doit tendre à l'objectivation, sous la forme d'un fait psychique, de tout ce que le patient transmet, à partir de sa subjectivité. La création du fait dans l'ici-et-maintenant, reliée à la rencontre subjective, désubjectivise cette rencontre en raison de l'importance de ce qui a été observé. Le lieu où le subjectif est demeuré subjectif, comme espace de rencontre, produit des émotions et des conceptions. Mais la complicité n'est pas toujours en relation avec K, étant très souvent en opposition à O (la chose en soi). Par là, la complicité est identique et non récurrente, n'étant ni « trans-gradiente » ni transgressive.

Le problème relatif au *fait important*, c'est-à-dire celui qui est digne d'une recherche psychanalytique, correspond à la dimension hétérologue de celui-là, en tant que révélateur/disjoncteur de conjonction permanente et *a fortiori* du modèle émotionnel.

« Pourtant, si nous reprenons notre problématique centrale, à savoir la désubjectivation/subjectivation de l'acte herméneutique, comme sagesse sur l'impression émotionnelle ou le fond anecdotique du fait historique, nous comprenons, tout de suite, que la transformation en fait objectif évoque le parcours qui va de l'émotion à la pensée et de l'historique à l'historicité » (Amaral Dias, 2001).

Sur ce parcours, dans une intersection réalisée avec Ribeiro (1986), nous changeons de voie, en apparence, pour arriver à Fries (1828/1831). Mais révisions d'abord l'ouvrage *A (Re)Pensar* (Amaral Dias, 1995) dans lequel nous affirmons :

« D'abord, Freud conçoit l'objet en tant que subsidiaire de la pulsion. À la limite, tout était pulsion et rien n'était l'objet.

« La théorie de la relation d'objet, à travers l'identification projective, d'abord par Klein et Fairbairn, et puis, grâce aux autres chercheurs, a atteint sa radicalité maximale. La vision néoplatonicienne, en quelque sorte, a fini par faire de l'objet une reconnaissance de l'objet interne.

« Finalement, l'idée platonicienne objective un objet qui n'est perçu que par l'identification projective de sa préconception. L'objet d'amour trouvé n'est autre chose que l'objet d'amour retrouvé, un endroit destiné à la projection imagoïque, "objet pour l'objet interne" » (Amaral Dias, 1988).

Et le transfert ? Et l'amour du transfert ? Des échos ou des expériences par identification projective du transfert des relations primitives, c'est-à-dire des dialogues entre objets internes, par la présence transformatrice de l'analyste ?

La vision de Freud a structuré la conception des vicissitudes de la sexualité humaine, qui s'organisait autour de la finalité de la pulsion : la décharge. L'objet – ce méconnu – demeurait, ainsi, méconnu. Mais, dans le contexte de la relation d'objet conçue par la vision « pure » de l'objet interne, qu'en est-il de l'objet ? Quel est-il ? Qui est-il ? Comment différencier narcissisme et relation d'objet si nous aimons l'objet interne, contenu dans l'objet externe ?

« L'objet – ce grand méconnu – sera peut-être perçu comme une étoile en perçoit une autre : à travers les rayons qu'elle émet, mais pas par son noyau. »

De nombreuses obscurités sont issues de ce lieu, ce qui implique, évidemment, un conflit récurrent à l'intérieur des théories psychanalytiques. Elles se déploient du « logopathique (topopathique) » structuraliste à la déviation subjectiviste, comme « parole », qui prétend rendre compte de la souffrance de l'autre, de façon empathique.

En retournant à la chose freudienne, au modèle émergent de Freud/Klein/Bion, je reviens à Fries (1828). Pourquoi ? C'est une question d'autant plus décisive que c'est sur la base même du rejet du principe d'induction que la *Logique de la découverte scientifique* rejette ses conséquences épistémologiques fondamentales, le « psychologisme » et la « vision naturaliste de la science ».

Voyons, alors, comment cette question se pose chez Popper. Le postulat fondamental du principe de l'induction se base sur l'idée selon laquelle des jugements universels sont toujours susceptibles d'impliquer des jugements singuliers.

Mais, d'après Popper, cette idée ne peut pas être admise ; elle ne peut pas, non plus, constituer un principe sur lequel se base toute épistémologie :

« En nous basant sur les travaux de Hume, facilement, nous aurions dû nous rendre compte que l'acceptation du principe de l'induction nous mène vers des inconsistan-

ces ; d'autre part, nous aurions dû nous rendre compte, aussi, que ces inconsistances peuvent être évitées, bien que difficilement. Car, à son tour, ledit principe doit être un principe universel. Ainsi, si nous essayons de comprendre sa véracité, à travers l'expérience, alors, les mêmes problèmes qui ont mené à son introduction devront surgir, exactement, de nouveau. Pour le justifier, nous aurions dû utiliser des inférences inductives ; et, dans le sens de justifier ces inférences, nous aurions dû accepter un principe inductif d'ordre plus élevé, et ainsi de suite. Pour cela, l'essai de baser le principe de l'induction sur l'expérience échoue, étant donné que lui-même a un retour sur l'infini (...). »

Le principe rapporté par la *Logique de la découverte scientifique* n'est que celui qui fonde l'épistémologie.

Les possibilités de justification offertes par le « tri lemme » aux jugements sont exclues non pas comme des possibilités de légitimation ou de validation, mais plutôt comme des *possibilités de fondements derniers du savoir épistémologique* (Ribeiro, 1986).

Mais dans quel sens la résolution épistémologique du tri lemme de Fries est-elle un surpasement du même, dans l'acception d'Hegel (1964) ? D'abord, il convient d'observer que la méthodologie de Popper dans la *Logique de la découverte scientifique* prend une signification philosophique semblable à celle de l'*Aufhebung* d'Hegel, sans avoir, pourtant, la même signification épistémologique. Popper nous présente une conception du problème du fondement de la connaissance différente de celle de l'auteur de *La science de la logique*.

En vue d'une élucidation de cette distinction, il faut analyser, brièvement, le problème de la fondation de la connaissance ou, tel que *La science de la logique* le caractérise, le problème du « commencement de la Science ».

D'après Hegel, la Logique constitue la science de l'Absolu ou de la Raison. Les catégories de la pensée pure ou spéculative, en tant que catégories de l'Absolu, sont des catégories de tout être, aussi bien de la nature, que de l'esprit. Dans *La science de la logique*, il affirme : « La logique est la science pure. » Le savoir pur est la certitude concrétisée en vérité, ou la certitude qui n'est plus face à l'objet, mais qui l'a intégré. Le savoir pur ou absolu, qui constitue le but ultime de la phénoménologie de la conscience dans la *Phénoménologie de l'esprit*, engage, donc, la conjonction réalisée par la conscience entre le savoir immédiat qu'elle a de soi-même, dans son opposition à l'objet – certitude –, et l'identité avec soi-même, atteinte par le développement dialectique de son expression au monde objectif – vérité.

Ainsi, le fondement de la philosophie ne constitue pas une donnée immédiate et radicale, mais un *immédiat médiatisé*, qui est le savoir pur ou absolu. Toutefois, ce savoir n'est pas médiatisé, à son tour. L'*Aufhebung* trace ses limites autour de ses déterminations et ne s'applique qu'à elle-même, en tant que

pensée pure. Ce savoir constitue l'« effectivité » de l'*Aufhebung*, par le moyen de la méthode dialectique, mais ne se surpasse pas, car il demeurerait à se constituer *ad infinitum* si jamais cela arrivait.

Dans ce sens, on peut dire que l'*Aufhebung* possède une signification philosophique essentiellement instrumentale, du point de vue de la constitution et de l'exposé du savoir absolu, et pas vraiment une signification épistémologique.

En quoi consiste l'acception poppérienne de l'*Aufhebung* hégélienne, et dans quelle mesure est-elle à la base de la résolution épistémologique du tri lemme de Fries et, donc, de la résolution du problème du fondement de la connaissance ? Ou, en ce qui concerne cette rencontre, quel statut accorder aux notions psychologiser et naturaliser ?

D'abord, il faut observer que, selon Popper, la forme de la connaissance doit être envisagée indépendamment de sa matière, étant donné que son caractère rationnel repose, essentiellement, sur ladite forme. En revanche, pour Hegel, la conscience est toujours indissociable de son objet, même quand on la sait opposée à ce dernier, comme quelque chose d'extérieur, qui n'a pas encore été intériorisé. Donc, c'est par rapport à cette forme de connaissance que, selon Popper, s'exprime la négativité gagnante de l'*Aufhebung*.

Négativité exemplaire chez Freud (1920), M. Klein et H. Segal à travers la différence établie entre fonction symbolique et équation symbolique. Elle est encore plus exemplaire avec le concept de non-objet, chez Bion (1962), comme lieu où les pensées sont engendrées.

Mais, de ce lieu, peut-on penser aux relations d'objet et au modèle de pulsion ? Ou, encore plus avant, au *modus operandi* entre pulsion/objet ?

Ainsi se visualise *Pulsion* $\leftrightarrow$ *Objet*, lieu où s'inscrit le filigrane du sujet. Le sujet ne résulte ni de son naturalisme (pulsion), ni de son psychologisme (relation d'objet), mais de sa *coupure*.

Avant de conclure, revisitons Bion, d'après Luzes (1997) quand il affirme que « *Transformations* est le troisième tome d'un ensemble de quatre ouvrages, que Bion a publié, tout en étant spécialement dévoué à la Pensée ». C'est vrai aussi que Bion avait déjà fait quelques observations au sujet du phénomène classique de l'*abstraction*, dans des travaux précédant *Transformations*. La pensée incapable de s'abstraire n'est constituée que d'images concrètes (des éléments bêta) projetées et introjectées. L'abstraction, l'un des éléments essentiels de la pensée, *ne consiste pas* à soustraire quelque chose d'une représentation, tel que le nom semble désigner. L'abstraction est plutôt la saturation d'un élément par une réalisation. L'abstraction se réalise selon le mécanisme Ps $\leftrightarrow$ D (position schizo-paranoïde, position dépressive). Ce mécanisme réversible se traduit par des dispersions de faits ou de « réalisations » (Ps), suivies de faits sélectionnés ou de concepts (D).

De nombreux types de troubles de la pensée par défaut d'abstraction peuvent être distingués :

- incapacité pour l'abstraction (pensée composée d'éléments bêta) ;
- troubles constitués d'abstractions qui demeurent séparées des *réalisations*, mais qui sont intégrées par des systèmes de pensée qui respectent les règles logiques. (Cet énoncé de Bion pourrait convenir à une description de la pensée « synthétique » dans la schizophrénie) ;
- troubles de la pensée constitués d'abstractions associées à des systèmes de pensée érigés sans règles apparentes. Les éléments alpha ne sont pas digérés, mais demeurent excessivement proches du modèle qui a servi comme *réalisation*. (Cette description pourrait correspondre à la pensée qualifiée de « concrète », dans la schizophrénie.)

L'action transformatrice des émotions du patient sur la cognition, désignée par Bion comme relation K (de *to know*, « connaître »), est devenue familière à tous les analystes. Néanmoins, dans le sens opposé, il existe une grande influence de la relation cognitive K, représentée par l'analyse, sur les émotions du patient. Le fait d'avoir nettement montré que K est à l'origine des états émotionnels, tout en se présentant comme l'un des facteurs les plus dynamiques de l'analyse, constitue une découverte fondamentale chez Bion. Ce phénomène qu'il décrit dans le cadre des psychoses est aussi présent, à un moindre degré, dans les névroses.

Les faits sur lesquels se base cette théorie peuvent être ainsi résumés :

1 / Étant donné que l'analyse est faite à travers la *verbalisation*, cela peut supposer une angoisse chez le patient. Nommer un objet ou un concept signe l'absence de l'objet.

La présence d'une abstraction, sans l'objet, suppose un déni de tous les facteurs qui ne sont pas inclus dans le nom. Cette restriction constitue un problème important pour les patients qui ne peuvent pas tolérer la frustration. Dans l'analyse, ces patients peuvent présenter un langage incohérent, ou juste des images visuelles, correspondantes à des éléments bêta. Dans ces cas, les mots ne sont pas tolérés car ils signifient une non-chose. *Les mots deviennent la non-chose, elle-même, et pas la représentation de la chose.*

2 / L'analyse est un processus limite de la connaissance. La pensée, telle que Freud l'a montrée, est liée au principe de réalité. Les exigences du réel promeuvent la création de la pensée verbale, pour ajourner la décharge et améliorer les états de frustration. D'ailleurs, d'autres besoins réels ont mené à la création d'un nouvel outil, la psychanalyse. La pensée verbale a dû être écartée de sa fonction primordiale, c'est-à-dire ajourner la décharge, et chercher un nouveau chemin – la connaissance de soi-même – vis-à-vis duquel elle n'était pas

adaptée. Le psychisme, d'organe ajusté à la perception des changements internes, a dû s'appliquer, d'abord, à la connaissance du réel externe, pour arriver, ensuite, à la connaissance du fonctionnement de soi-même.

3 / Pour le psychisme primitif, il y a conflit entre l'omniscience et la curiosité. L'omniscience est considérée comme supérieure aux contacts avec le réel et à l'apprentissage progressif. Certains patients chercheront à vaincre et convaincre l'analyste que la recherche analytique est inutile. Ils déniaient les possibilités de connaissance, alors qu'ils procèdent par des affirmations péremptoires et ignorent les nuances de la pensée. Leurs convictions et leur attitude sont super-morales, elles découlent de la culpabilité et d'un besoin masochiste de souffrance (le renoncement à la vérité).

4 / Fréquemment, les patients croient que l'analyse (c'est-à-dire la relation K qui remplacerait l'amour (L) et la haine (H)), détruit chez eux un état idyllique d'innocence. Ces patients tendent à produire un état d'idéalisation, que Bion qualifie d'hallucinoïde. L'analysé ne présente pas d'hallucination, à proprement parler, mais plutôt une méthode de pensée, qu'il considère supérieure à la psychanalyse, comme moyen d'atteindre l'indépendance. Il y a chez lui une intolérance à la dépression, en tant qu'impossibilité Ps-D – donc, une impossibilité à penser. Il croit à un objet idéal concret, ce qui augmente la haine des pensées associées au non-objet. Chaque fois que l'état dépressif émerge, le patient fait appel à des illusions (des satisfactions hallucinatoires), ou alors au renforcement des idées de persécution (Luzes, 1997).

CONCLUSION

La psychanalyse, comme toute discipline scientifique, doit retourner cycliquement à ses points d'origine, pour mieux les comprendre et les discuter. Cette compréhension ne doit pas nous dispenser, mais plutôt nous inviter à remettre en question le lieu d'où proviennent nos divergences épistémologiques. Dans ce cas, un dilemme est créé par l'intersection entre le naturalisme de la pulsion et le psychologisme de la relation d'objet.

Pendant un certain temps, la tendance instinctuelle sous-jacente au concept de pulsion a prévalu, à l'intérieur de la psychanalyse. Il en est résulté des conséquences néoromantiques connues de tous. Je me réfère à la prédominance de la pulsion sur l'objet, par le biais de l'aliénation du lien, à la notion de décharge pulsionnelle. Les résidus de la première topique, pris dans cette perspective, sont aussi des exemples de ce que nous affirmons dans notre texte.

En ce qui concerne la relation d'objet, le danger d'une dérive intersubjectiviste a été souligné par les rapporteurs. Son apologie en a souvent fait une relation interpersonnelle, bien qu'il soit admis que le psychanalyste est un sujet bien spécifique (« vide » pour Lacan et « sans mémoire ni désir » pour Bion).

Par conséquent, l'intersection des deux concepts de pulsion et d'objet favorise une induction infinie d'opinions et de théories, à moins que ne s'opère une coupure épistémologique, au sens que lui a donnée Hegel et que Popper a réélaborée.

Carlos Amaral Dias
Av. Duque de Loulé 71-1º
1050-087 Lisbonne
Portugal

Pedro Luzes
Av. António Augusto de Aguiar 124-4º
1050-020 Lisbonne
Portugal

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amaral Dias C. (1994), « La fonction contenant de l'analyste », rapport présenté au 54^e CPLF, *RFP*, vol. LVIII, numéro spécial Congrès, 1994, 1373-1477.
- Amaral Dias C. (1995), (*A*) *Re-pensar*, Lisboa, Éd. Afrontamento.
- Amaral Dias C. (1998), *A Psicanálise em Tempo de Mudança*, Lisboa, Éd. Afrontamento.
- Amaral Dias C. (2001), *Da Interpretação Psicanalítica*. Lisboa, *Analytica*.
- Amaral Dias C. (2005), *Freud para Além de Freud*, vol. II, Lisboa, Climepsi.
- Bion W. R. (1962), *Learning from Experience*, London, W. Heinemann.
- Bion W. R. (1965), *Transformations*, London, W. Heinemann.
- Bion W. R. (1970), *Attention and Interpretation*, London, Tavistock Publications Ltd.
- Bion W. R. (1994), *Cogitations*, London, Karnac.
- Freud S. (1920), *Para Além do Princípio do Prazer*, SE Br., vol. XIX ; « Au-delà du principe de plaisir », in *Œuvres complètes*, vol. XV, 1916-1920, Paris, PUF, 1996.
- Freud S. (1932), *Novas Conferências introdutórias sobre psicanálise*, SE Br., XXII ; *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- Fries J. F. (1828), *Neue oder anthropologische Kritik der Vernunft*, in K. Popper (1974).
- Gadamer H. (1960), *Gesammelte Werke*, Tübingen, Mohr, 1985 ; *La philosophie herméneutique*, Paris, PUF, 1996.
- Hegel G. W. F. (1807), *Phänomenologie des Geistes*, in *Sämtliche Werke*, Stuttgart, Froman Verlag, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Gallimard, « Folio », 2002.
- Luzes P. (1968), « Les troubles de la pensée dans la clinique psychanalytique », rapport présenté au 29^e CPLF, *RFP*, t. XXXIII, n° 5-6, 1969, 727-843.
- Luzes P. (1974), Le rêve en tant que précurseur, *RFP*, t. XXXVIII, n° 5-6, 985-991.
- Luzes P. (1997), *Cem Anos de Psicanálise*, Lisboa, Fenda.
- Luzes P. (2001), *Sob o Manto Diáfano do Realismo-Psicanálise de Éça de Queirós*, Lisboa, Fim de Século.

- Luzes P. (2004), *Do Pensamento à Emoção*, Lisboa, Fenda.
- Popper K. (1935), *The Logic of Scientific Discovery*, London, Hutchinson, 1974 ; la *Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973.
- Ribeiro H. J. (1986), Karl Popper : A epistemologia como « terra de ninguém » ou da tarefa de re-construção da ciência, *Rev. portuguesa de filosofia*, Braga, Faculdade de Filosofia.
- Ricœur P. (1969), *Interpretação e Ideologias*, Rio de Janeiro, Francisco Alves, 1983 ; *Le conflit des interprétations : essai d'herméneutique*, Paris, Le Seuil, 1969.